



Déclarations et Discours

N° 82/31

POUR UNE MEILLEURE COOPÉRATION ENTRE LE CANADA ET LA FRANCE

Allocution du premier ministre, M. Pierre Elliott Trudeau, au Conseil national du patronat français, à la Chambre de commerce France—Canada et à la délégation d'hommes d'affaires canadiens à Paris, le 9 novembre 1982.

Réfléchissons ensemble : que peuvent représenter l'Europe occidentale et la France pour le Canada et que devrait représenter le Canada pour l'Europe et pour la France ? Il est bien évident que les liens entre nos deux pays reposent sur un passé qui est riche en pages glorieuses et en affection fraternelle. Mais dans leur dérive économique, sociale ou culturelle, nos deux continents se rapprochent-ils ou s'éloignent-ils l'un de l'autre ? Vivons-nous des heures décisives dans leurs rapports ?

Deux fois en moins d'un siècle nos soldats sont morts pour la défense de votre sol, et pourtant nous-mêmes, Canadiens, n'avons réussi qu'assez tard à bien saisir ce que devenait aujourd'hui l'Europe. Paradoxalement, il a fallu qu'une génération disparaisse — justement la génération qui vous avait le plus connus — pour que nous cessions de voir l'ancien continent comme un monde en déclin et que nous nous mettions à rechercher l'Europe dans l'avenir plutôt que dans le passé. Nous qui devons la Nouvelle-France au peuple français, nous qui devons à l'Europe le meilleur de nos langues, de nos institutions et de nos cultures, c'est néanmoins en regardant à l'ouest que nous avons construit notre pays. Nous en avons fait un demi-continent, ouvert sur l'Asie et le Pacifique aussi bien que sur le vaste horizon américain. Même si la plupart d'entre nous sommes de souche européenne, même si par exemple les 59 000 colons qui, en 1759, on vu s'éteindre la Nouvelle-France sont devenus six millions de Canadiens-français aujourd'hui, il reste que pour beaucoup d'entre nous l'Europe avait cessé d'être évidente.

Disons-le, l'Europe avait peut-être autant de mal à nous percevoir. Si ouverte qu'aient tenté d'être la construction et l'unité de l'Europe occidentale, ses préoccupations gardaient un caractère européocentrique. Le Canada y occupait une place marginale et on était convaincu que, de toute façon, nous ne pouvions échapper à la force de gravitation toute puissante de notre voisin du sud. Sans doute n'avons-nous pas suffisamment fait comprendre que nos efforts pour assurer notre identité, notre unité et notre indépendance servaient la grande communauté des nations libres. Car pour renforcer le camp de la démocratie, mieux vaut un allié fort et sûr de lui qu'un partenaire dépendant et incertain.

Quant aux relations entre nos deux pays, avec le recul du temps il apparaît encore plus clairement qu'elles n'ont pas bénéficié autant qu'elles l'auraient pu de la
